

Panser les blessures familiales

« Marie-Salope », publié en 1976, vaut à Gisèle Bienne d'être bannie par les siens. « La Brûlure », qui paraît aujourd'hui, est le roman des retrouvailles

FLORENCE BOUCHY

Lorsqu'elle publie *Marie-Salope*, en 1976, Gisèle Bienne le fait avec l'allégresse d'une jeune femme qui a toujours voulu écrire, l'innocence de celle à qui le livre semble s'être imposé « *comme s'il était écrit en moi* », se souvient-elle, et l'inconscience la plus grande quant aux conséquences potentielles de cette histoire fictive, mais nourrie de ses propres souvenirs, d'une adolescente de 15 ans, dans la campagne champenoise, qui vit des relations très conflictuelles avec sa famille, au point de ne ressentir, dans cette fratrie de sept enfants, qu'une solitude irréductible. Fièvre de ce qu'elle considère comme « *un bel événement* », elle écrit même une lettre à sa mère, lui annonçant que le livre s'intitulera « *Marie-Salope, en souvenir de ce petit surnom taquin qu'elle [lui] donnait* ». Le succès critique et public est au rendez-vous. *Marie-Salope*, publié aux Editions des femmes, est lu comme un hymne à la liberté, comme l'affirmation du désir d'autonomie des femmes, et comme la mise en accusation de structures sociales et familiales répressives.

Mais, dans les Ardennes, le livre passe mal. Les parents de Gisèle Bienne reçoivent des lettres anonymes contenant des pages du roman. Un journal associatif, auquel le père de l'auteure est abonné, accable les parents en les assimilant aux personnages. La famille envisage de faire appel à un avocat pour interdire le livre. Finalement, la sentence tombe : l'écrivaine est bannie par les siens, et interdiction est faite à tous ses

« Le livre était en moi depuis longtemps, je notais juste des images, des idées, mais je ne l'écrivais pas »

frères et sœurs d'entrer en contact avec elle. Pendant sept ans, Gisèle Bienne ne revient pas sur les terres familiales. Jusqu'à ce qu'un incendie ravage la maison de son enfance, et qu'elle brave l'interdit pour venir constater par elle-même le désastre. C'est l'histoire de ce retour que conte aujourd'hui *La Brûlure*. De ce qu'a changé dans la vie de l'auteure l'écriture de *Marie-Salope*. L'histoire d'une blessure familiale, d'une souffrance d'enfant rayée de sa fratrie et d'un lieu de mémoire ravagé par les flammes, sur



PATRICK MOURRAL/PICTURETANK

les cendres duquel tentent vainement de se renouer les fils défaits des liens familiaux. La publication de *La Brûlure* est l'occasion de lire ou de relire *Marie-Salope*, les éditions Actes Sud rassemblant en un même volume les deux titres, ce qui permet ainsi un superbe dialogue entre les textes.

« J'ai souvent parlé de cette maison dans mes livres, explique Gisèle Bienne. Car elle est le lieu où mon imaginaire s'est constitué. C'était une très belle maison, pleine de mystères, où le passé s'était accumulé et conservé. C'était l'endroit qui me permettait d'être heureuse, même lorsque cela allait très mal avec ma famille. Mais je me censurais. Je parlais de la maison comme elle était avant l'incendie. Je m'interdisais de l'évoquer comme un lieu que je n'aurais plus le droit ni la possibilité, de revoir. C'était une vision qui avait l'air plus normale, mais qui était fautive. » Pourquoi tant attendre avant d'écrire sur ce retour ? Sans doute, d'abord, parce qu'il n'était plus envisageable, après le drame de *Marie-Salope*, d'écrire de nouveau sur son histoire familiale du vivant de ses parents.

« Le livre était en moi depuis longtemps, je notais juste des images, des idées, mais je ne l'écrivais pas », précise la romancière. En se plongeant dans l'histoire tumultueuse de la maison, pour son précédent roman, *L'Étrange Soli-*

tude de Manfred Richter (Actes Sud, 2013), où elle évoque la curieuse présence dans ses murs d'un ancien prisonnier allemand, lequel décide, bien après la Libération, de rester vivre auprès de la famille qui l'avait détenu et fait travailler, Gisèle Bienne a beaucoup repensé à cette journée. « Je m'en suis voulue de ne pas m'être rebellée face aux sanctions, dit-elle, d'avoir accepté mon bannissement comme si j'étais encore une enfant qu'on punissait. J'ai pensé, avec la maturité, qu'il n'était pas normal de vivre encore dans une forme de culpabilité, cela m'empêchait certainement d'avancer. » « Quand on décide de ne plus se

sacrifier, résume-t-elle, on écrit *La Brûlure*. Il fallait que je l'écrive, avec la même intensité et évidence que j'avais écrit *Marie-Salope*. »

L'écriture en a pourtant été longue, près de trois ans. « Il fallait que je reviois tous les détails, explique l'auteure, toutes les impressions, l'atmosphère de cette journée, mon père désœuvré au milieu de la cour, qui pâlit lorsqu'il me voit arriver. Il fallait tout revoir, sans tricher. Tous les gestes, car on ne se disait rien. Entendre l'atmosphère, les silences, faire un roman sans romancer. » N'a-t-elle pas hésité à prêter de nouveau des pensées, des intentions, des émotions, à ses parents dans un roman ? « Non, affirme-t-elle vivement, car je suis sûre qu'ils les avaient. Une journée comme ça, vous ne pouvez pas tricher. Et puis, je n'ai pas voulu rester une observatrice extérieure, adopter une posture sociologique. Souvent, dans ces approches, il me semble que l'on retire aux gens la part d'imagination et de sensibilité qu'ils ont tout de même. Même dans les vies très dures, tout le monde a des rêves. C'est la mission du romancier de montrer ça. »

Car Gisèle Bienne y tient : *La Brûlure* est le récit de cette journée importante, mais c'est avant tout un roman. Lequel, au-delà de l'événement singulier qu'il relate, met au jour avec acuité le feu qui couve dans nombre de familles. ■

Extrait

« Elle est en route et, là-bas, personne n'a été prévenu. Sous la lumière, l'ombre, le cratère, le livre... M.-S... Elle évite d'y penser, se sent amnésique. Mais comment l'oublierait-elle ? Le livre, un été de braise, un concentré des crises qui ont éclaté entre elle et ses parents pendant son adolescence, entre elle et sa mère qui ne supportait pas de se voir reflétée dans l'œil de sa fille... "Baisse les yeux ou va-t'en, petite orgueilleuse." Elle détournait la tête, chantait intérieurement, ne comprenait pas, n'avait "le droit de rien". Rien de personnel, les lettres – son père les ouvrait –, les amis, critiqués, malvenus, les rencontres, les initiatives, même traitement... Elle agissait en cachette, avec le sentiment de la faute au fond de soi, faisait en cachette des tas de choses, lire, écrire, se lever la nuit... »

LA BRÛLURE, PAGE 45

Deux récits, une voix

SEPT ANS après la publication, en 1976, du « *livre qu'il ne fallait pas* », ce *Marie-Salope* à cause duquel elle avait été interdite de séjour dans la maison familiale à laquelle elle était très attachée, Gisèle Bienne apprend que la demeure a brûlé, et décide d'aller constater les dégâts, bien qu'elle y soit toujours persona non grata. C'est ce retour qu'elle évoque ici : les scènes qu'elle relatait dans son premier roman et qu'elle comprend maintenant avec toute la finesse

d'analyse permise par le recul du temps et le travail sur soi-même ; ses retrouvailles quasi muettes avec son père, qui voit en elle la « *mémoire de la maison* ». L'intransigeance de sa mère, qui consent à la recevoir, mais dont elle redoute constamment qu'elle « *remette sur le tapis cette histoire de roman* ».

On pourrait être tenté d'interpréter en termes sociologiques cette rupture familiale comme une nouvelle illustration de la violence inhérente aux trajets des « *transfuges de classe* » : élevée à la campagne, et seule à avoir étudié, la jeune femme se voit en filigrane reprocher d'avoir « *fait des*

études pour écrire ça ! ». Mais le propos de Gisèle Bienne est à la fois plus intime et plus archétypal dans sa volonté de comprendre et d'exposer les relations des adolescents et de leurs parents, des mères et des filles en particulier. *Marie-Salope* puis *La Brûlure* sont deux très beaux récits à travers lesquels celle qui est longtemps restée « *sans voix* » face à sa famille trouve la voie de sa libération et de sa guérison. ■ FL. B.

LA BRÛLURE, SUIVI DE MARIE-SALOPE, de Gisèle Bienne, Actes Sud, « *Un endroit où aller* », 400 p., 22 €.

C'est d'actualité

La rentrée des étrangers

Parmi les 196 auteurs étrangers qui seront publiés entre la mi-août et la fin octobre, citons celui de Martin Amis, chez Calmann-Lévy après que Gallimard a refusé de publier son livre, *Zone d'intérêt*, histoire d'amour dans un camp d'extermination nazi. Sont également annoncés Dinaw Mengestu (Albin Michel), David Grossman (Seuil), Toni Morrison (Christian Bourgois), Jim Harrison (Flammarion) et David Foster Wallace (L'Olivier), pour son chef-d'œuvre, *L'Infinie Comédie*, paru en 1996 aux États-Unis.

Archives Guérif

L'éditeur de polars et romans noirs (il dirige la collection « *Noir* », chez Rivages, depuis 1986) François Guérif vient de faire don à la Bibliothèque nationale de France d'une partie de ses archives personnelles. Le fonds est notamment constitué de lettres échangées avec Jean-Patrick Manchette, Léo Malet, Thomas Narcejac, Pierre Siniac, et la correspondance qu'il a entretenue avec les Américains Robert Bloch, Howard Fast, Jim Nisbet, Ellery Queen ou James Ellroy.

Kamel Daoud :
« L'humanité, c'est nous, pas eux. Ma Tunisie, tu n'es pas seule »

Le ROMANCIER ALGÉRIEN sur Facebook, le 26 juin, en réaction à l'attentat de Sousse (Tunisie). « *Nous sommes en guerre* » contre Daech, a-t-il ajouté.

Harry Potter, le retour

Après les films, le parc d'attractions, les expositions, voici la pièce de théâtre ! En 2016, Harry Potter devrait, en effet, monter sur les planches à Londres. Pour écrire *Harry Potter and the Cursed Child* (« *Harry Potter et l'enfant maudit* »), la romancière J. K. Rowling s'est adjoint le concours du dramaturge Jack Thorne, également scénariste de la série télécomique « *Shameless* ».

Blogs d'auteur, un palmarès

Avec 130 000 abonnés, la dessinatrice de BD Pénélope Bagieu, créatrice de la série « *Joséphine* », révélée par le blog *Ma vie est tout à fait fascinante*, est l'auteur francophone le plus suivi sur Twitter, selon une enquête du site Babelio. Celle-ci révèle que 70 % des auteurs présents sur Twitter ont moins de 5 000 abonnés, 25 %, entre 10 000 et 100 000 et 7 % dépassent les 100 000. Le dessinateur Boulet, avec son blog *Bouletcorp*, arrive en 2^e position sur Twitter avec 90 000 abonnés. Les deux têtes de gondole, Marc Levy (21 000 abonnés) et Guillaume Musso (17 900 abonnés) se classent respectivement aux 6^e et 8^e places.

Un classique inconnu

L'écrivain américain Theodore Weesner est mort le 26 juin, à 79 ans. Il n'aura pas eu le temps de voir l'édition française du *Voleur de voitures*, dont la parution est prévue le 14 septembre chez Tusitala. Né en 1935, Theodore Weesner a écrit huit romans et des nouvelles. Paru aux États-Unis en 1972 et vendu à l'époque à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, *Le Voleur de voitures* raconte l'histoire d'Alex, adolescent paumé qui glisse vers la délinquance. Ce roman d'apprentissage, d'inspiration autobiographique, est considéré comme un classique de la littérature américaine.